Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1917)
Heft: 25

Artikel: Les préoccupations théologiques de Charles Secrétan
Autor: Reymond, Arnold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379992

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PRÉOCCUPATIONS THÉOLOGIQUES DE CHARLES SECRÉTAN

Dans son *Histoire de la philosophie*, Alfred Fouillée a formulé la curieuse appréciation que voici : «Charles Secrétan (Lausanne) avait publié en 1848 le premier volume de sa «Philosophie de la liberté», où il s'inspirait surtout de Schelling. Ses ouvrages ne furent connus que beaucoup plus tard en France, où il exerça pendant quelque temps une certaine influence dans l'Université. Pasteur protestant, ses idées philosophiques étaient la traduction abstraite des mystères religieux» (1).

Or, est-il besoin de le rappeler, non seulement Charles Secrétan n'a jamais été pasteur ; mais il n'a pas même fait d'études théologiques. Si nous relevons cependant l'appréciation par trop cavalière de Fouillée, c'est qu'elle souligne, sous une forme erronée il est vrai, le profond intérêt que Secrétan a toujours porté aux problèmes théologiques et qui transparaît au travers de tous ses ouvrages.

Déjà dans la préface du second tome de la *Philosophie de la liberté*, après avoir caractérisé le but de ses recherches, il s'excuse en disant : «il est vrai que ce volume prête à l'accusation de théologie. Il ne se rattache pas seulement aux récits de l'Evangile, il commente les dogmes aujourd'hui les plus décriés, on y parle de la trinité de Dieu, de la divinité du Christ, il y est même question des deux natures en Jésus-Christ» (2).

(1) 12e éd., p. 509.
(2) 2e éd., p. x.

Vers la fin de sa vie et dans l'une des dernières études qu'il a laissées, Secrétan revient sur les idées qui lui sont chères. « Présenter l'Evangile aux classes cultivées de la société, tel est le *devoir pressant*, le premier devoir des Eglises et de chaque fidèle en particulier, pour peu qu'il s'en sente capable » (1).

« Et si l'éducation religieuse, si l'instruction théologique ne sont pas à la hauteur de cette tâche, ce sont elles avant tout qu'il faut changer, car enfin pris en lui-même, le christianisme est le plus fort. » (2)

Retracer la métaphysique de Charles Secrétan conformément au plan que lui-même en a établi, en montrer l'inspiration profondément chrétienne et la structure invinciblement théologique, ce serait là une œuvre de longue haleine et que nous ne pouvons entreprendre ici. Nous devons nous borner à quelques remarques seulement.

Deux postulats sont à la base de toute la métaphysique secrétanienne.

D'après le premier, le devoir et l'obligation morale constituent un fait irréductible. « Oui, certes, il est possible de douter du devoir et de sa valeur absolue, mais ce doute est criminel ; nous ne voulons pas l'accueillir. »

Le deuxième postulat concerne les exigences de la pensée. « La pensée ne saurait renoncer à l'unité de l'être, cela est évident pour quiconque attache un sens au mot pensée » (3).

Cela étant, l'unité de l'être sera atteinte si Dieu tient de lui-même sa nature et ses déterminations, c'est-à-dire s'il est absolue liberté (je suis ce que je veux).

La loi morale d'autre part sera légitimée si elle apparaît comme le moyen dont Dieu se sert pour créer des êtres libres comme lui et pour les amener à la conscience de son amour.

L'examen des faits vient-il confirmer cette déduction théorique ? Oui, répond Ch. Secrétan, pour autant que l'histoire de l'humanité nous est connue.

La liberté impliquait pour la créature humaine la possibilité

(1) *Essais de philosophie et de littérature*, p. 11.
(2) *Ibid.*
(3) *Philosophie de la liberté*, II, p. 11.

de mal faire, sinon elle n'eût pas été effective. Or en fait cette possibilité avec toutes ses conséquences s'est malheureusement réalisée. Par sa chute l'homme a perdu son unité primitive ; sous l'influence dissolvante du péché, les individualités que nous sommes se sont affirmées dans leur égoïsme. Voilà pourquoi tout être est responsable à la fois de ses fautes personnelles et en Adam de celles de l'espèce. Mais aussi voilà pourquoi l'œuvre de restauration a été possible. En se manifestant dans Jésus-Christ, Dieu a pu sauver en principe toute l'espèce humaine ; il suffira en fait que chaque individu réponde à son appel d'amour et accepte son œuvre de justice et de grâce.

Ainsi tout s'éclaire ; l'examen impartial de l'histoire confirme les déductions métaphysiques qui sont impliquées dans les caractères constitutifs de la raison et de l'obligation morale.

Les grandes lignes de l'édifice dont la *Philosophie de la liberté* expose le plan détaillé se retrouvent dans presque tous les ouvrages de Ch. Secrétan et principalement dans les *Recherches de la méthode*.

Mais avec les *Discours laïques* et *La civilisation et la croyance* apparaissent de nouvelles préoccupations.

Entre temps en effet l'évolutionisme de Spencer s'était imposé à la réflexion philosophique de l'Europe ; d'autre part les travaux des théologiens concernant les origines du christianisme avaient complètement renouvelé et élargi les problèmes historico-critiques qui s'étaient jusqu'alors posés au sujet de Jésus et des évangiles.

Secrétan était un esprit à la fois trop perspicace et trop loyal pour écarter purement et simplement les difficultés que faisaient naître les conceptions nouvelles. Aussi est-ce de plein front qu'il les aborde.

Il montre sans trop de peine que les lois fondamentales de la pensée et de la conscience ne peuvent s'expliquer par les théories évolutionnistes de Spencer. Celles-ci sans doute sont « un narré très plausible de la manière dont l'intelligence se réalise dans le temps. Mais le narré des faits ne suffit pas, l'essentiel est de les comprendre » (1). Or, il y a dans la raison un élément

(1) *Discours laïques*, p. 147.

de nécessité, de rigueur déductive dont des habitudes, même séculaires, ne sauraient rendre compte. « L'antagonisme de la raison et de l'expérience est lui-même la première des expériences, le grand fait qu'il faut poser avant tout pour s'orienter dans la théorie aussi bien que dans la pratique » (1).

Mais un autre problème plus grave surgit. Si l'on peut concevoir un développement progressif de la raison et de ses caractères, en est-il de même de la conscience morale et de ses postulats ? La chute du premier homme fait naître une difficulté invincible. A quel moment la placer sans renier le fait même de l'évolution ou sans compromettre les postulats de la conscience morale ?

En effet, est-ce en pleine conscience de son acte que la créature primitive s'est révoltée contre Dieu ? Si oui, il n'y a pas eu évolution, mais révolution anarchique et décadence, ce qui contredit aux données de la science. « Pour éloigner de Dieu la causalité du mal, c'est-à-dire pour conserver l'idée de Dieu, nous en attribuons l'origine au libre arbitre de la créature. Mais comment concevoir le libre arbitre, comment asseoir la responsabilité sans attribuer au sujet l'intelligence des alternatives qui se posent devant lui, la connaissance ou tout au moins le pressentiment du devoir, une conscience distincte, laquelle ne saurait se comprendre avant l'action ? » « Création, chute, ces vues ne sont pas seulement anciennes et très mal portées, elles ne suffisent pas à nous conduire au point où nous voudrions arriver » (2).

Pour éviter la difficulté, dira-t-on que la créature primitive était dans un état virtuel de moralité ; mais alors la faute qu'elle a commise a été en partie inconsciente et le châtiment dont elle a été victime est disproportionné. Il l'est d'autant plus que le développement de la civilisation permet de mieux mesurer le désordre et la souffrance qui en sont la conséquence. « Le mal que nous trouvons dans le monde ne semble pas être la suite légitime d'un péché commis par la seule créature libre que nous connaissons, c'est-à-dire un être humain. Telle est l'objection de l'expérience à notre théodicée » (3).

(1) *La civilisation et la croyance*, p. 267.
(2) *Id.*, p. 276.
(3) *Id.*, p. 309.

De quelque côté que l'on se tourne, le problème semble rester insoluble. « Nous avons essayé, nous avons tâtonné, nons renonçons à choisir », nous dit Ch. Secrétan, et ailleurs il déclare que « nos origines restent plongées dans une impénétrable obscurité » (1). Il faut cependant, ajoute-t-il, admettre à titre de faits l'unité de l'espèce et la réalité des individus et pour sauvegarder le sens moral de l'existence postuler la chute et ses conséquences. La chute s'impose donc à titre d'hypothèse nécessaire ; elle a pour complément obligé une restauration voulue de Dieu.

Mais cette restauration, comment la comprendre et où en trouver les signes certains ? C'est ici que surgissent les difficultés de tout ordre mises en lumière par la critique historique du XIXe siècle. Pour les surmonter « il faudrait comparer les religions connues, afin de voir dans lesquelles ou sous lesquelles se manifeste avec le plus de force et de pureté l'action de Dieu pour le salut, c'est-à-dire pour le redressement du genre humain. Les matériaux sont préparés, et cette étude ne saurait rester sans fruit, pourvu qu'on soit bien d'accord sur le but final de la religion et de toute la vie : unir l'humanité à Dieu par la charité » (2).

« Renonçant, non sans regret, à cette belle tâche » Secrétan se borne à étudier la religion chrétienne « qu'on ne saurait abolir sans la remplacer ».

« La vie de Jésus, dit-il, soulève deux questions bien distinctes, quoiqu'il soit difficile de les séparer : le récit en est-il historique, au moins dans les points où les évangiles s'accordent ? Puis, ces faits, supposés réels, seraient-ils d'une importance souveraine, pourraient-ils servir de base à la religion, peuvent-ils, en d'autres termes, restaurer et soutenir l'existence de l'humanité ? » (3)

Secrétan toutefois estime préférable d'intervertir l'ordre des questions, car « l'idée chrétienne et les faits chrétiens sont inséparables. Sans la nécessité relative de l'idée, les faits seraient simplement incroyables ; sans la réalité historique des faits, l'idée resterait en l'air » (4). L'histoire du christianisme ne peut donc se comprendre sans l'idée dont elle est la révélation.

(1) *Id.*, p. 254.
(2) *Id.*, p. 299.
(3) *Id.*, p. 301.
(4) *Id.*, p. 351.

Deux dogmes surtout sont à la base de la pensée chrétienne : la rédemption et la divinité du Christ. Pour les comprendre Secrétan reprend, en les approfondissant, les idées qu'il avait défendues dans la *Philosophie de la liberté*; il suit cependant une marche inverse; au lieu de descendre de Dieu jusqu'à l'homme, il part de l'homme pour aboutir à Dieu, et c'est pourquoi il laisse dans l'ombre ce qui touche à la préexistence du Christ.

« Jésus n'est pas simplement un homme : il est l'homme, en raison de sa position centrale, car toutes les positions ne sont équivalentes ni dans un organisme, ni dans une histoire. » Etant l'homme dans sa vérité, Jésus est par là même le Fils de Dieu, de substance divine, car « si l'humanité n'était pas homogène à Dieu dès l'origine, toute participation à la vie de Dieu lui serait à jamais impossible » (1).

C'est en rapport avec la personne du Christ ainsi comprise qu'il faut interpréter le dogme de la rédemption. La doctrine de l'expiation substitutive, si longtemps proclamée par l'Eglise, est une monstruosité. « Que l'innocent s'y prête ou s'y refuse, au point de vue moral une justice satisfaite par la substitution d'un innocent paraît le contraire de la justice » (2). La signification de la mort du Christ est autre. Celle-ci est à la fois le repentir et l'initiation à la charité de l'humanité tout entière. Jésus ne saurait, lui le saint, se repentir d'aucune faute personnelle, mais « la puissance de l'amour qui l'éclaire lui fait sentir, lui fait vouloir son unité essentielle avec l'humanité coupable. L'humanité se repent en lui de ses crimes (3). Par là elle devient à son tour capable de sacrifice et de dévouement divins ». Nul n'a compris, en effet; nul n'a vécu le christianisme s'il n'a compris et s'il n'éprouve que la Passion de Jésus-Christ doit se reproduire en chacun de nous (4).

Si tel est le sens de l'œuvre et de la personne du Christ, il n'est pas étonnant que les documents qui la racontent renferment des faits exceptionnels « destinés, dans une crise décisive, à manifester une vérité » (5). De ces faits historiques un seul est

(1) *La civilisation et la croyance*, p. 317.
(2) *Id.*, p. 305.
(3) *Id.*, p. 322.
(4) *Id.*, p. 324.
(5) *Id.*, p. 353.

vraiment important « ou plutôt la question du miracle se concentre tout entière en un point : la résurrection de Jésus-Christ qu'il a lui-même annoncée et que ses disciples ont alléguée comme une preuve de sa mission. Nous croyons à la résurrection de Jésus-Christ, et ce ne sont pas des arguments à priori qui pourraient ébranler cette croyance » (1).

A en juger par ce passage et d'autres semblables, Ch. Secrétan paraît convaincu que la doctrine chrétienne trouve sa confirmation nécessaire dans l'authenticité, partielle tout au moins, des récits évangéliques et des épîtres pauliniennes. Ailleurs, cependant, il prend une tout autre attitude. Les apparitions du Christ après sa mort n'ajoutent rien, dit-il à l'œuvre libératrice, car c'est spirituellement que nous nous unissons à Jésus-Christ « ressuscité » (2). Secrétan, semble-t-il, ne peut se résoudre à lier l'œuvre de salut concernant l'humanité à des événements historiques dont la réalité peut toujours être contestée.

Il accentue encore davantage son scepticisme à cet égard lorsqu'il cherche à déterminer la tâche de la théologie et de la dogmatique en particulier. « Celle-ci n'a pas le droit de s'étendre au delà du champ conquis par l'apologie » ; elle devra, par conséquent, « reconnaître sans marchander l'autorité de la science dans toute l'étendue de son domaine ». Pour cela elle devra avant tout s'appuyer sur les données de la conscience morale éclairée par la raison. Dieu révélé par le devoir et l'existence du libre arbitre ; possibilité du mal impliquée dans la création d'êtres vraiment libres et moraux ; chute de l'humanité solidaire et nécessité d'une rédemption collective, tels sont les arguments que la théologie devra invoquer, car elle « ne possède aucune méthode certaine pour déterminer l'objet historique de sa foi, et cette foi historique dont nous ne contestons point l'utilité n'est pas indispensable à la religion ». Sans doute par une étude comparative des religions la théologie pourra tenter de prouver, si possible, la supériorité du christianisme ; mais si elle veut satisfaire « aux exigences de la religion naturelle formulées plus haut » elle ne devra utiliser d'autre base que « la religion de la conscience pour apprécier la crédibilité des faits rapportés ».

(1) *Id.*, p. 349.
(2) *Ibid.*

Secrétan se trouve enfermé dans le cercle vicieux auquel toute apologétique chrétienne semble inévitablement acculée. Si la vérité chrétienne est éternelle, comment peut-elle être liée à un fait historique nécessairement contingent ? Et d'autre part comment le salut de l'humanité serait-il définitivement assuré, si Dieu ne s'est pas révélé à un moment précis de l'histoire ? Secrétan a bien vu la difficulté ; mais la solution qu'il propose se montre insuffisante.

En effet un trop grand scepticisme en matière historique risque d'ébranler les bases mêmes sur lesquelles s'édifie la foi chrétienne. Les notions de devoir, de conscience morale, de liberté et de remords dépendent pour une large part des expériences du passé, et ces notions ont été en partie modifiées par l'apparition du christianisme dans l'histoire. Une religion naturelle, qu'elle se réclame ou non des données de la conscience, ne peut se suffire à elle-même et c'est toujours dans la tradition historique qu'elle puisera le meilleur de ses éléments. Le problème concernant les origines contingentes du christianisme reste donc capital et la théologie pas plus que l'apologétique ne sauraient s'en désintéresser.

Au reste et quelles que soient les réserves qu'elle peut soulever, la pensée secrétanienne garde, au point de vue théologique, une importance exceptionnelle.

Secrétan est, en effet, l'un des penseurs qui, avec Ch. Renouvier, ont insisté avec le plus de force sur le devoir qui s'impose à toute théodicée de résoudre le problème du mal. « Si Dieu veut le bien, et si le dualisme métaphysique est inadmissible, pourquoi le mal, d'où vient le mal ? Voilà le problème pratique de la philosophie, le vrai problème, le seul problème, l'aiguillon du doute et la force de toutes les négations » (1). Ce problème se pose plus impérieux que jamais à l'heure actuelle.

De quelque côté qu'on les envisage, les anciennes solutions ne satisfont plus le cœur ni la raison. A supposer même que nous ayons tous participé à la faute d'Adam, il nous est impossible de voir dans cette faute originelle la cause unique du mal et des souffrances dont notre monde est le théâtre, et sur ce

(1) *La civilisation et la croyance*, p. 217.

point la solution secrétanienne, même à titre d'hypothèse, paraît insuffisante. Les origines de la vie humaine dont la géologie et l'anthropologie déchiffrent à grand peine l'énigme, pour obscures qu'elles soient encore, ne sont certainement pas celles dont les récits bibliques nous ont transmis la tradition. L'idée d'un mal préexistant à l'apparition de l'homme sur la terre s'impose de plus en plus à la pensée. Ce mal métaphysique, où le placer et comment le concevoir? En appeler à Satan ne fait que reculer le problème. Le dualisme seul paraît s'imposer; mais c'est alors au détriment de la puissance de Dieu ou de son amour, deux solutions également inacceptables au point de vue chrétien. S'arrêter impuissant devant ce redoutable problème, c'est peut-être le parti le plus vrai; mais en faisant du mal une mystérieuse réalité dont l'homme n'est qu'en partie responsable, ne risque-t-on pas d'affaiblir l'aiguillon de la conscience morale et la puissance régénératrice de l'Evangile? De toutes façons la question reste obscure, et cependant la pensée chrétienne ne saurait subsister sans y répondre en quelque mesure. Peut-être une étude plus approfondie des jugements de valeur permettrait-elle de renouveler en partie le problème.

A la question du mal s'en rattache une autre que Secrétan a eu également le mérite de mettre en lumière, c'est celle concernant les destinées futures de l'âme humaine. Il la tranche par un appel à la solidarité dans tous les domaines, même dans le domaine du salut. « L'immortalité dont l'espoir fortifie, l'immortalité qu'on aperçoit, c'est l'ordre vrai, la consommation de la charité où nul n'existe pour lui-même; et l'homme qui affirmait la résurrection avec la plus grande énergie se sentait capable de sacrifier à ses frères non seulement la vie présente, mais la vie à venir; il désirait être lui-même anathème et séparé du Christ pour ses frères. »

Sur ce point les aspirations religieuses contemporaines se rencontrent avec celles de Ch. Secrétan. D'un salut individuel nous ne saurions que faire. Réalisant mieux que par le passé les liens de la solidarité, nous ne pouvons plus moralement et religieusement séparer notre destinée de celle du reste de l'humanité. L'Eglise catholique l'avait du reste admirablement com-

pris en instituant la doctrine du purgatoire et la prière d'intercession pour les morts. Que ces enseignements aient donné lieu à des abus, ce n'est pas une raison pour en rejeter la profonde signification. Peut-être même faut-il aller plus loin dans cette voie, car si le sort des vivants ne se sépare plus de celui des morts et si le salut de chacun reste fonction de celui de l'humanité tout entière, la réalisation de ce salut concerne aussi bien la vie présente que la vie à venir. Dès lors ce sont toutes les valeurs de civilisation, sciences, arts, libertés civiles et politiques, qui reprennent leur importance et qui s'affirment comme légitimes. La pensée chrétienne, sous la forme émancipée qu'elle a revêtue dans le protestantisme, pourra-t-elle surmonter la difficulté ? Parviendra-t-elle à respecter tout en les unissant dans une communion fraternelle, les antagonismes de race et de civilisation qui semblent irréductibles et que le catholicisme du moyen âge avait vainement tenté d'harmoniser ? Ce problème s'impose à l'heure actuelle d'une façon plus aigüe encore qu'à l'époque où vivait Ch. Secrétan ; peut-être est-ce en suivant la voie qu'il a lui-même indiquée qu'on le résoudra en quelque mesure.

Quoiqu'il en soit et si même les spéculations théologiques, dont nous avons rappelé les grands traits, devaient être jugées un jour insuffisantes, l'esprit qui les anime conserverait au travers des siècles toute sa valeur. Ce qui caractérise cet esprit tout d'abord, c'est une unité profonde jointe à une étonnante variété d'aspects. La cohérence des idées ne masque jamais leurs oppositions, mais elle s'efforce bien plutôt de les surmonter. Les principes et les conclusions s'énoncent en des formules lapidaires : sitôt après, cependant, ils perdent leurs caractères abstraits pour laisser place à des développements vivants, émus et parfois tendres. Ce ne sont pas toutefois ces qualités de forme et de fond qui donnent à la pensée secrétanienne toute sa beauté. Celle-ci nous paraît résider avant tout dans une sincérité parfaite et généreuse. Chez un penseur religieux une pareille sincérité est rare et c'est pourquoi Ch. Secrétan a été et restera le soutien de tous ceux qui cherchent et qui doutent.

Pour ce qui nous concerne, et comme un faible témoignage de la reconnaissance que nous lui gardons pieusement, qu'il

nous soit permis de rappeler un passage entre autres de ses écrits qui ont eu au cours de nos études et sur toute la conduite de notre vie une influence décisive.

« Ce que nous demandons à l'enseignement religieux pour qu'il porte fruit, c'est avant tout d'être sincère, et sur ce point la situation du moment nous semble fâcheuse.

...Il se prépare une crise dont il n'est pas aisé de prévoir les effets. Le voile est bien mince, il est tendu, il peut se déchirer à chaque instant. On accusera de duplicité coupable des hommes dont le tort principal est de se trouver fort empêchés. Mais quelque redoutable que cette crise puisse être, il ne faut pas la retarder davantage, il faut la précipiter au contraire. » (1)

Affirmer lorsque faire se peut, douter où le doute s'impose, avouer son ignorance en face des problèmes qui passaient pour être résolus, remplacer les solutions jugées définitives par l'espérance, ce devoir de sincérité vis-à-vis de soi-même et d'autrui est plus pressant que jamais. Aller jusqu'au bout de ce devoir, respectueusement mais fermement, c'est la tâche urgente qui s'impose non seulement à la théologie, mais à tout individu, comme à toute communauté religieuse. Si, comme Secrétan ne craignait pas de l'affirmer, le christianisme est encore la vérité qui sauve, il ne peut que ressortir affermi de cette épreuve.

ARNOLD REYMOND.

(1) *La civilisation et la croyance*, p. 378.